Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 93 (1948)
Heft: 8

Artikel: Défense et résistance
Autor: Faesi, Hugues
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342385

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

93e année N° 8 Août 1948

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson.
ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 3 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A., Rue de la Tour 8, Lausanne

Défense et résistance

Les notes qui vont suivre ne sont inspirées par aucune doctrine officielle et n'engagent que leur auteur. Elles sont le fruit de réflexions personnelles à la suite de discussions en Suisse et à l'étranger avec des personnalités qui connaissent l'exacte signification du terme de « résistance ». Ces réflexions ont leur source encore dans les inquiétudes que ressent tout homme — et à plus forte raison tout officier — lorsqu'il est placé devant les réalités de la guerre totale. Il faut avoir vu ses ravages physiques et moraux chez nos voisins, de l'ouest, du sud, du nord et de l'est, pour comprendre l'exacte signification des constatations du colonel-commandant de corps Louis de Montmollin, chef de notre Etat-major général dans sa récente brochure *Notre Défense nationale* :

« En face des effets catastrophiques que nous réservent les perspectives d'une guerre future, les moyens qu'un petit pays comme la Suisse pourrait mettre en œuvre pour sa

défense semblent bien insuffisants... Et pourtant, il faut trouver une solution et cette solution impliquera inévitablement une transformation de certaines de nos conceptions en matière de défense nationale. L'évolution risque d'être lente parce qu'il ne suffira pas d'apporter des modifications à l'organisation des troupes ou d'introduire quelques armes ou engins nouveaux. La mentalité du peuple tout entier, et celle de ses dirigeants, devra être adaptée aux conditions nouvelles et l'expérience prouve que, dans une démocratie, cela demande du temps. »

* * *

Si le mémoire du chef d'Etat-major général apporte avec un remarquable sens de l'analyse et des nuances, une contribution bienvenue qui anime la discussion sur le sens et les efforts de notre défense militaire, il laisse dans l'ombre — intentionnellement sans doute — l'aspect spirituel ou mieux encore, l'aspect *philosophique* du problème de la défense.

Or, après trois années entières d'après guerre, le processus de décantation intérieure dans chaque individu est sans doute suffisamment avancé pour que nous puissions songer sérieusement à définir à nouveau notre attitude de soldats et d'hommes en face de la guerre totale telle qu'elle guette l'Europe si par malheur les grandes puissances devaient déclencher les hostilités au cours des prochaines années.

Notre attitude d'hommes libres, nos réactions d'esprits indépendants (mais sincèrement attachés à notre idéal de vie démocratique), passent encore avant notre attitude de soldats. Car ne devons-nous pas savoir exactement ce que nous sommes appelés à défendre, et ne faut-il pas mesurer les dangers et les risques à courir non seulement à l'échelon personnel, mais avant tout sur le plan de tout le pays ? Devant les monstrueuses possibilités de destruction physique et morale de la guerre moderne, chacun est appelé à faire pour lui le

recensement de ses forces et de ses possibilités personnelles et celles du pays tout entier. Car de l'attitude que nous adoptons maintenant dépend notre comportement, nos préparatifs, notre armement moral et spirituel futur. Et le comportement d'un demi-million de soldats, de quatre millions et demi de Suisses détermine en fin de compte la base sur laquelle doit reposer l'édifice complexe de notre défense nationale dans tous les secteurs de la vie publique et privée.

Tous les secteurs de notre existence — voilà exactement ce qui va être atteint par les hostilités de demain dont on veut encore espérer que personne n'aura le courage de les déclencher. Guerre totale et défense nationale totale déterminent l'amplitude inouïe des efforts qui nous attendent, non seulement dans l'armée, mais partout, dans l'économie, la politique, la famille, la religion. En un mot : tout. La guerre de demain nous atteindrait totalement, dans notre chair comme dans notre esprit, dans nos professions comme dans nos familles, dans notre vie d'hommes libres et nos aspirations de citoyens.

La défense nationale totale — que signifie-t-elle ? Une telle définition doit être apportée par nos autorités officielles, et non pas par un simple particulier. Mais mis en face des possibilités et des probabilités de la guerre moderne, nous devons reconnaître que la notion même de la défense nationale nous semble singulièrement dépassée, tout au moins dans son sens habituel.

La défense est un réflexe. Quand un animal se sent attaqué, il se défend. Quand un homme est assailli, son premier réflexe est de parer les coups, puis de les rendre. Quand un petit pays se trouve agrédi par une puissance ou un groupe de puissances, son premier réflexe sera de même de se défendre. Ou prenons une comparaison biologique : quand un organisme vivant est menacé, il réagit tout naturellement par des réflexes de défense, et ceci sans se préoccuper tout d'abord de savoir s'il pourra résister à la longue. Devant le danger, le premier mouvement

d'un être vivant, c'est la défense. Après la première surprise, l'organisme passe par une autre phase : il cherche à continuer son effort — il s'installe dans la *défense qui dure*, c'est-à-dire dans la *résistance*.

* * *

La guerre moderne mobilise, du côté de l'agresseur et du côté du défenseur, les forces totales de la nation. Or, pour un petit pays, la force de défense se manifestait jusqu'à présent essentiellement dans sa force armée. Mais de nos jours — et nous l'avons bien senti durant le service actif — les tâches de la défense n'incombent plus à l'armée seule — c'est toute la communauté nationale qui doit les assumer de concert.

Certes, le premier réflexe de défense, et sur le moment certainement le plus puissant, ce sera encore et toujours l'armée. Mais dans la défense qui dure, c'est le peuple tout entier qui devient une force de résistance active. Surtout pour un petit pays comme la Suisse, ce n'est pas l'espoir d'un anéantissement complet de l'ennemi qui nous anime, mais la volonté de résister le plus longtemps et le plus efficacement possible à ses entreprises.

Il est parfaitement plausible de penser — et le chef de l'Etat-major général l'a souligné à maintes reprises dans son mémoire — que les réflexes de notre défense armée peuvent se trouver neutralisées, dépassées par la force de l'assaillant qui vient submerger le pays avec un flot de moyens matériels puissants et d'armes très efficaces. Admettons que nous arrivions à tenir dans le Réduit avec le gros de l'armée de campagne. Il n'en reste pas moins que des parties appréciables du territoire national seraient occupées par l'armée de l'agresseur qui peu à peu neutraliserait nos centres de défense active. Allons même encore un pas plus loin et envisageons l'hypothèse qu'au bout d'une défense héroïque les troupes du réduit dussent s'incliner devant la supériorité écrasante d'un assaillant

décidé d'en finir avec l'armée suisse. La disparition de notre armée d'élite signifierait-elle la fin de tout, l'asservissement du pays ?

Nullement. Ce serait la fin d'une première phase. Pas davantage. Car même si notre armée devait être terrassée et vaincue, les tâches de la résistance nationale ne feraient que continuer. L'armée visible deviendrait une armée invisible. La lutte continuerait, plus acharnée, contre un ennemi qui aurait simplement réussi grâce à ses moyens supérieurs, et après une lutte sans merci, à se rendre maître du terrain.

Mais maître du terrain, il n'est pas encore le maître du pays, et surtout pas le maître du peuple suisse. Notre pays ne serait véritablement vaincu que lorsque le dernier homme et la dernière femme auraient accepté cet esclavage dans son cœur et dans son esprit — pas avant.

* * *

Suivrait alors une autre phase, moins visible, mais plus cruelle, qui exigerait encore davantage que la première, l'engagement personnel à la résistance de chaque homme, de chaque femme. Cette résistance dans le temps se ferait sur le plan individuel davantage sans doute que sur le plan collectif. Mais l'action de résister individuellement contre l'assaillant devenu occupant est régie par d'autres règles, et elle se sert d'autres armes que l'effort militaire violent de la première phase ; elle ne signifie pas autre chose que la continuation de la lutte contre l'agresseur. C'est encore et toujours la défense qui dure : la résistance nationale.

Lutte sans espoir, sans armes, sans moyens ? Nullement. Seuls les lâches n'ont pas d'espoir, et l'histoire contemporaine nous offre trop d'exemples de renversements subits de situations pour que l'on puisse accepter l'idée qu'un peuple puisse être réduit en esclavage pendant longtemps s'il n'accepte pas de

lui-même ses chaînes. Sans armes ? D'abord, il y aurait toujours les restes de l'armée, les nids de résistance non réduits, les armes sauvées du désastre. Puis il y aurait vraisemblablement des alliés. Et puis, la Résistance combat avec l'intelligence davantage qu'avec les balles. Et les armes de l'esprit ne sont-elles pas toujours plus redoutables que les canons ? Pas de moyens ? Il y a mille manières de causer encore du mal à l'ennemi, une fois qu'il s'est installé. Et il y a peu de moyens qui sont interdits à l'opprimé, s'il veut vraiment reconquérir sa liberté, et consentir aux lourds efforts indispensables pour y arriver.

Pourquoi faut-il envisager la continuation de la lutte au delà d'une défaite militaire ? Parce que c'est le seul moyen pour un peuple épris de liberté, de rester en lice. C'est aussi le seul moyen de faire payer à l'agresseur éventuel un prix tellement élevé que l'opération n'en vaut plus la peine. Mais il faut que l'idée de l'indépendance nationale à reconquérir par tous les moyens reste ancrée dans le cœur de chacun, militaire ou civil, et dans les circonstances les plus tragiques. Il faut que le même esprit combatif, la même volonté de nuire à l'ennemi, le même acharnement, mais aussi la même *discipline* qui est l'une des constantes du caractère suisse, anime les combattants obscurs de la Résistance.

Cependant, attention : il convient de bien mesurer ses risques, et de se garder de tout héroïsme facile et inutile. Les risques de la guerre totale ne sont pas moindres dans la résistance totale qu'au cours des combats à découvert pendant la phase essentiellement militaire — il s'agit toujours et partout d'un engagement personnel qui va jusqu'au sacrifice dernier. Il faut seulement se pénétrer de l'idée que ce sacrifice-là a un sens dans la résistance, alors qu'il n'en a plus aucun lorsqu'on se montre docile avec l'occupant — or le résultat pour le sacrifice est le même. Car telle est la loi de la guerre totale qu'elle obligera toujours l'agresseur à employer les moyens de

l'arbitraire, de la terreur, de la répression impitoyable, et que la docilité ne servirait en rien la reconquête de la liberté. Même à l'égard d'une population soumise, l'occupant se conduira toujours en spoliateur, en ennemi, et pour un peuple épris de dignité autant que de liberté, il n'y a pas d'autre solution qu'à s'opposer à la violence, ce qui signifie la résistance de tous, sur le plan individuel et collectif, sous l'aspect militaire et civil.

Voilà pourquoi il importe d'être bien au clair sur cette notion de la résistance : c'est la continuation, même après l'occupation et la cessation des combats, de la défense nationale.

* * *

Cette résistance de chaque instant ne peut conduire au succès que si les efforts de tous concourent au même but. Cela demande non seulement un plan, mais une organisation aussi solide que secrète. La solidité étant indispensable parce que la force matérielle étant toujours du côté de l'ennemi, une organisation improvisée serait trop vite mise dans l'impossibilité de fonctionner. Le secret est indispensable pour préserver le plus longtemps possible les exécutants et leurs familles de la terrible répression de l'occupant.

Cette organisation ne peut pas être improvisée. D'autres peuples amis ont appris ce qu'il leur en a coûté de sang, d'efforts et surtout de *temps*, de devoir mettre sur pied, dans les pires conditions et sous la domination de l'ennemi, une organisation de la résistance qui sache tenir un long bout de temps.

Il serait faux aussi de s'illusionner sur les très grandes difficultés que l'on doit vaincre pour créer une telle organisation. Ce n'est pas un « maquis » de fantaisie, d'héroïsme peut-être, mais le plus souvent d'improvisation hâtive et imparfaite qu'il s'agit de fonder. Mais une organisation de

résistance solide, ancrée dans la réalité, dans le peuple, dans les villes et les campagnes. C'est une *solution suisse* qu'il convient de trouver, une solution qui tienne compte de nos éléments à nous, de notre conception de vie à nous, de notre complexité géographique, spirituelle, sociale et politique à nous. C'est une œuvre de longue haleine. C'est une affaire très sérieuse.

Notre propos ne saurait être de donner ici les contours de ce que peut être l'organisation de notre résistance nationale. Le secret le plus absolu doit l'entourer dans toutes ses phases — ce secret est une condition indispensable à sa réussite, à ses succès futurs. Il suffira de dire, afin de bien montrer la complexité de la tâche, que la résistance nationale totale aura toujours à la fois un aspect militaire, administratif et civil, et que la lutte contre l'occupant avec des moyens violents devra toujours rester l'apanage de la résistance militaire. Il y a suffisamment à faire sur le plan civil, administratif, politique, social et intellectuel pour que chacun (s'il veut bien y réfléchir) trouve son champ d'activité naturel à préparer.

S'il est dangereux de parler de l'organisation, du moins est-il indispensable de discuter très largement du *principe* même de la résistance nationale, et de se pénétrer de son esprit qui se nourrit des mêmes réserves d'énergie que cette volonté de défense que chacun sent en soi, aux heures du danger. La volonté de défense à elle seule ne suffit plus. Il faut l'amplifier formidablement si nous voulons gagner l'épreuve difficile que serait la guerre chez nous. La guerre des militaires, comme celle des économistes ou des politiciens. La guerre des nerfs comme la guerre tout court.

Il faut que tout agresseur éventuel sache qu'il se heurterait chez nous à une résistance nationale qui rendrait singulièrement hasardeuse et onéreuse toute opération ayant pour but la conquête du pays suisse. *(A suivre)*

Cap. HUGUES FAESI.